



FRANÇOIS COURTES

L'éditorial

DE FRANÇOIS BUSNEL

Vous avez dit francophonie ?

Dans ses excellentes *Chroniques d'un temps loufoque* (Boréal), François Ricard, qui est né et vit au Québec, s'étonne que les Français de métropole oublient de se considérer comme des francophones. Ainsi rapporte-t-il, en quelques lignes savoureuses, le cas de cette étudiante québécoise qui souhaita intervenir sur l'œuvre de Paul Valéry à l'occasion d'un énième colloque ayant pour thème « les écrivains francophones et je ne sais quoi ». Que croyez-vous qu'il arrivât ? Eh bien, les tenants de la francophonie officielle refusèrent sa contribution ! « Pour la bonne raison, lui a-t-on expliqué, que Valéry n'est pas un écrivain francophone, mais français. » L'anecdote laisserait indifférent ou, au mieux, arracherait un sourire si elle ne disait le malentendu dont souffre la francophonie.

Ceux-là mêmes qui croient défendre ce beau mot, francophonie, le vident de sa substance. Qu'avons-nous besoin d'organiser, à grands frais, des colloques, des tables rondes ou des Salons dans lesquels défilent les tenants d'une francophonie triée sur le volet par les ministères ? C'est un début, me direz-vous. Bon, d'accord. On peut croire – vision idéaliste de l'existence – que la francophonie ainsi exhibée est, face à la mondialisation, une option multiculturaliste. Reconnaissons à Claude Hagège (*Combat pour le français*, Odile Jacob) et à Dominique Wolton (*Pour un nouveau monde francophone*, Flammarion) une belle ardeur : leurs livres sont courageux. Mais pas suffisants. Car on peut aussi croire – vision volontariste de l'existence – que la francophonie mérite mieux que les trois « f » dont elle vient d'être affublée : « Francoffonies, le festival des cultures francophones », tel est le titre ronflant que les cerveaux de l'Elysée ont inventé. Cette francophonie mondaine est un placebo. Au lieu d'occuper le terrain, mieux vaudrait s'y rendre ! Que les budgets dépensés pour ces raouts servent à ouvrir des écoles et des universités de langue française aux quatre coins du monde (voir la carte de la francophonie que nous publions pages 64 et 65)... Qu'ils soient utilisés pour aider les éditeurs, les libraires, les écrivains, les chercheurs, les universitaires du monde entier qui veulent, encore et malgré tout, publier et écrire en français... Ils vivent dans des pays où la guerre civile, l'intolérance politique et religieuse, la famine ou l'uniformisation font rage. Si nous ne leur facilitons pas l'accès aux livres en français, alors le français mourra. Qu'importe si l'anglais triomphe ! Ce qui compte, c'est que la langue

française produise encore du sens, de la beauté et des idées. L'Etat devrait s'en préoccuper davantage. Encore faudrait-il, pour cela, avoir une certaine idée de la langue.

C'est par la langue, justement, que rayonne la France. Lorsqu'il lui arrive d'aller sur le terrain, elle fait entendre une voix singulière. C'est ce qu'a réussi le plus conquis de nos intellectuels, Bernard-Henri Lévy. *Lire* n'a pas toujours été tendre avec l'intello branché de Saint-Germain-des-Prés. Mais force est de reconnaître, à la lecture d'*American Vertigo*, que BHL a changé. Sans doute n'avions-nous pas besoin de tout le folklore (BHL en boîte de nuit, BHL en limousine, BHL en conférence, BHL au McDo...) qui parasita le lancement du livre aux Etats-Unis, car son reportage passionnant parle de lui-même. Quel que soit l'agacement que suscitent les apparitions hypermédiatisées de l'énergumène, il y a là un vrai et remarquable travail d'enquête. BHL n'a pas mis ses pas dans ceux de Tocqueville, il s'est laissé surprendre par un pays qui nous raconte ce que l'avenir nous réserve. La vérité d'un homme est dans ses errances, et BHL n'est jamais aussi bon que lorsqu'il se laisse prendre par la route. *American Vertigo* est un essai crépitant. Un miroir tendu à la France par l'une de ses plumes les plus acérées.

Pascal Quignard, lui, n'avait pas publié de roman depuis six ans et ne s'était plus aventuré dans les méandres de notre époque depuis dix-sept ans. Ce mécontemporain capital préférerait les airs de viole de monsieur de Sainte-Colombe et les gravures de Claude Lorrain, les monastères de Bourgogne et les terrasses à Rome. Pour lui rappeler qu'il était l'un de nos meilleurs écrivains, on lui décerna le prix Goncourt, récompensant une œuvre formidable (*Dernier royaume*) mais bien éloignée des rivages de la fiction. Désencombré du désir de plaire, Quignard revient au roman avec un texte superbe, plein de retenue et de délicieuses ambiguïtés. *Villa Amalia*, dont nous publions les extraits page 48, n'est pas seulement un grand roman français, c'est aussi une plongée dans l'âme des femmes lorsque celles-ci assistent au naufrage de leurs idéaux. Avec ce roman d'époque – la nôtre –, Pascal Quignard donne sa portée maximale au roman : révéler la vérité de nos existences. Mais au fait, l'Elysée le comptera-t-il au rang des écrivains français ou francophones ?